

L'école de guerre: La fabrique des généraux

Reportage. (Le Point) Par Gueric Poncet, avec Romain Gubert du 18 février 2021

Élite. Pendant un an, à l'école de guerre, les futurs hauts responsables des armées françaises se préparent aux conflits de demain.

Le grand amphithéâtre Foch à Paris, près de la tour Eiffel, les lieux réveillent mille images. C'est entre ces pierres qu'ont été écrites quelques-unes des plus grandes pages de l'histoire militaire française. Celles, glorieuses, des généraux de Louis XV, des batailles de Valmy (1792), d'Austerlitz (1805) et de Verdun (1916) ; celles, aussi, de Sedan (1870), de la débâcle de 1940 et de la bataille d'Alger (1957).

Marcher sur ces pavés patinés par le temps, c'est emboîter le pas du colonel Pétain, qui a enseigné la stratégie en 1911 aux élèves de l'établissement, qui s'appelait alors l'École supérieure de guerre, et celui du capitaine de Gaulle, élève entre 1922 et 1924 et qui y a écrit *La Discorde chez l'ennemi*, son premier ouvrage. Pourtant, en poussant la porte de l'amphithéâtre de la promotion 27 (2020), l'image des « anciens » – Leclerc ou de Lattre de Tassigny – s'estompe. Le regard de ceux qui sont assis sur les bancs n'est plus tourné vers le Rhin, mais vers le Mali, la Côte d'Ivoire, la Centrafrique, la Libye, la Syrie. Ces officiers âgés de 35 à 40 ans se préparent à la guerre de demain: dans l'espace, dans l'océan Indien, sur Internet ou contre des djihadistes dans un lointain désert.

Retour à l'école. Le grand amphithéâtre Foch de l'École militaire, à Paris, fin 2019. Aujourd'hui, avec la pandémie, les règles de distanciation sont appliquées.



Une génération de combattants. L'École de guerre... Pour tout officier de l'armée française et de la gendarmerie, avoir été admis dans cette institution c'est un peu le Graal, car c'est ce qui lui permettra de décrocher ses étoiles et de devenir général ou amiral. Ces militaires, qui dans leurs jeunes années ont fait Saint-Cyr, l'École navale ou l'École de l'air, sont aujourd'hui commandants ou lieutenants-colonels

dans l'armée de terre ou de l'air, capitaines de corvette ou de frégate dans la marine. Ils viennent se former pendant un an dans ce qui est depuis près de trois siècles le centre de formation à mi-carrière des militaires dits « à haut potentiel », ceux qui occuperont, d'ici dix ou quinze ans, les plus hautes fonctions.

Ces stagiaires ont intégré les forces armées au lendemain du 11 septembre 2001. Contrairement à leurs aînés des années 1980 – alors que le mur de Berlin était encore debout – ou 1990, ils ont vécu des opérations extérieures (Opex) presque sans interruption. Issue d'une société où la guerre est devenue un concept lointain, cette génération est paradoxalement celle qui a vécu le plus de combats depuis des décennies. Elle s'apprête à prendre les commandes des états-majors alors que s'effacent les vétérans de la guerre froide, qui savaient tout des menaces venues de Moscou...

Réfléchir aux menaces globales. Les barrettes multicolores sur la poitrine des stagiaires illustrent l'engagement des forces armées françaises depuis le milieu des années 2000. Ce qu'ils doivent apprendre durant cette année à l'École de guerre, ce n'est plus à combattre sur le terrain : ils l'ont fait. À l'École de guerre, Erwin a dû laisser de côté les montagnes afghanes pour prendre de la hauteur et réfléchir aux nouveaux risques et aux menaces globales qui planent sur la France. Apprendre aussi à « gérer » le politique : comme tous les stagiaires, il doit retenir les cours sur le fonctionnement de l'État et dialoguer avec les députés, de tous bords, membres de la commission de

la Défense sans exprimer ses convictions politiques personnelles. L'École de guerre marque ce passage de la responsabilité du terrain à celle de l'officier supérieur, qui planifie et encadre, pour avoir, plus tard, la sagesse du général, voire du chef d'état-major.

« **Gérer** » le politique. Les cours de géopolitique, d'histoire ou de sociologie dispensés sont aussi un moyen d'armer les stagiaires pour qu'ils analysent – et, un jour, conçoivent – les ordres des instances supérieures de la hiérarchie militaire avec une grille de lecture géostratégique complexe. « *La véritable école du commandement est la culture générale* », disait de Gaulle. « *On est soldat, mais cela ne nous empêche pas de penser* », affirme Raphaël avec humour. Tous considèrent que l'État les a engagés pour de bonnes raisons, même si quelques-uns se montrent critiques. « *Il arrive qu'on apporte de l'ordre dans une région, même temporairement, comme en Afghanistan, mais que la politique ne suive pas : tout est à refaire un mois après notre départ* », regrette l'un des stagiaires brevetés en 2020.

Cette confrontation avec le plus haut niveau de l'État représente un choc des cultures pour des stagiaires qui ont connu le feu. Michel, officier de marine, vit sa première opération de guerre en 2011, à bord du porte-avions *Charles-de-Gaulle*, lorsque la France attaque la Libye de Kadhafi. Il obéit aux ordres : « *On a catapulté les Rafale [avions de combat, NDLR] sans trop savoir ce qui allait se passer, car personne ne connaissait vraiment le potentiel de l'armée libyenne.* » Neuf ans après, à l'École de guerre, il décortique la façon dont la décision d'intervenir a été prise, comment les plans d'attaque ont été conçus. Lui et ses camarades prennent connaissance des petits secrets des opérations récentes, avec les retours d'expérience des plus hauts responsables, qui viennent s'entretenir avec eux et répondre à leurs questions parfois piquantes. Ils entrent dans les coulisses de la stratégie française de dissuasion nucléaire ou de l'opération Hamilton contre le régime de Bachar el-Assad, en Syrie. Ils écoutent les responsables du Centre de planification et de conduite des opérations (CPCO) et du Commandement des forces spéciales (COS), les analystes de la Direction du renseignement militaire (DRM) et ceux des services secrets (de la Direction générale de la sécurité extérieure, la DGSE).

« **Champs de bataille immatériels** ». Les stagiaires planchent aussi sur la guerre de demain. Un cours est ainsi consacré aux « champs de bataille immatériels » : le cyberspace, la guerre de l'information, l'influence, etc. Ils se préparent aux guerres hybrides si chères à Poutine et à Erdogan. Qu'ils soient dans l'armée de terre, marins, aviateurs, gendarmes, commissaires (du Service du commissariat des armées, administration et soutien aux armées) ou médecins militaires, les futurs généraux et amiraux apprennent aussi le management. Dans leurs futures fonctions, ils ne devront plus gérer une cinquantaine de personnes mais des brigades ou des régiments entiers, parfois plusieurs milliers de personnes. Des sociétés de conseil ou des professeurs de grandes écoles de commerce viennent les former à la confiance en soi, à la négociation, à la conduite de projets ou encore à l'art oratoire.

« **Des tirs à la radio** »

« *Entendre à la radio les hommes au sol lorsqu'ils sont pris à partie, ça marque. Ils restent calmes, mais on sent que la tension est très élevée* », explique Jean-Roch*, pilote de Rafale. « *Si en bas ça "camphre", on entend les tirs à la radio : on fera le maximum techniquement et on flirtera parfois avec les limites réglementaires pour des gens qu'on ne connaît pas* », renchérit Anthony, pilote de Mirage 2000. « *Au Mali, parfois, on voyait un convoi français pris dans une embuscade. Toute la colonne se dispersait subitement et on avait quelques secondes plus tard la confirmation radio : c'était le moment ou jamais d'être présent et efficace* », se souvient Raphaël, pilote de Mirage 2000. En voyant ces trentenaires en uniforme suivre sagement un cours magistral sur le big bang, la structure de l'administration française ou la transition énergétique, difficile d'imaginer que leur métier les a parfois conduits à donner la mort à l'ennemi. Les officiers de cette génération-là la côtoient au quotidien : elle est pour eux une hypothèse de travail. « *Le pire, c'est de perdre un mec,* lâche Gilles

Le feu, pas la guerre. Les enseignements sur l'éthique, indissociable de la violence légitime dont les militaires sont dépositaires, font partie des incontournables de la formation. « *Les douleurs à porter sont suffisamment lourdes. Ce n'est pas la peine d'ajouter le doute d'avoir tué un innocent* », considère Kevin, chasseur alpin. « *Pour faire ce métier, il faut un immense respect de la vie, qui vous amène à éprouver un immense respect de la mort, qu'elle frappe un ami ou un ennemi* », juge encore Thomas-Marie, un légionnaire pour lequel il faut, une fois l'ennemi vaincu, « *agir sans haine et sans passion* ». Pour beaucoup, la foi est un refuge : « *Ma conviction religieuse m'apaise, celle de mes hommes aussi* », confie Damien. « *Mais d'autres font de la méditation ou du sport à outrance* », glisse Hugues, fantassin, dans un sourire.

Pour autant, ces officiers assurent qu'ils ne sont pas de grands guerriers. « *Ce que j'ai vécu, ça ferait rigoler mon grand-père !* » dit Gilles, qui relativise. « *Dans les années 1940 ou 1960, perdre dix mecs en une journée, eh bien, c'était juste une mauvaise journée. Nous n'avons pas fait "la guerre". On a connu le feu : la guerre, c'est quand il en va de l'existence de son pays, lorsque toutes les forces vives de la nation sont engagées* », indique Hugues, qui, lui aussi, veut tempérer. Ceux qui ont vécu la guerre froide « *n'ont peut-être pas beaucoup combattu, mais ils avaient en tête l'hypothèse de la guerre totale en quarante-huit heures et la quasi-certitude de mourir ensuite* », explique Kevin.

Garder le contrôle. Demain, ces officiers devront encore envoyer des hommes au feu. Ils doivent avoir réfléchi à cette responsabilité sans rien oublier de leurs expériences personnelles. « *Avant une mission, on se pose toujours la question : est-ce qu'en tant que chef je vais assurer ? Mais sur le terrain, l'urgence est de riposter, de déployer ses hommes : il faut reprendre l'ascendant !* » insiste Thomas-Marie. Les officiers ont une obsession : garder le contrôle, pour eux comme pour leurs hommes. Le module d'enseignement de l'École de guerre intitulé « *Connaissance de soi* » doit les aider à identifier leurs forces et leurs faiblesses. Mais dans les situations extrêmes, il faut plus que de la confiance en soi pour survivre. Face aux groupes armés terroristes, la domination de l'armée moderne n'est pas toujours acquise. « *Quand on est engagés en petits détachements, l'idée du pion insubmersible n'est pas assurée* », observe Erwin.

Blaguer sur les rivalités entre terriens, marins, aviateurs ou gendarmes fait partie du jeu et du folklore militaires. Mais ce passage à l'École de guerre est un moment où, pour la première fois, les aviateurs côtoient les « *terriens* », qu'ils ont soutenus avec leurs frappes pendant des années lors des Opex, sans être logés sur les mêmes bases ; où les marins apprennent à mieux connaître les fantassins qui embarquent sur leurs navires amphibies. Ils confrontent aussi leurs expériences pour l'écriture de leur mémoire de fin d'année.

Concurrence. Certains rédigent même des livres pour les Éditions de l'École de guerre, comme *La Balistique du martyr*, analyse fine du terrorisme, ou *Monsieur le Maréchal*, qui retrace le parcours militaire de Pétain jusqu'en 1939 – deux ouvrages passionnants. Bons camarades, ces officiers sont aussi, pour certains, en concurrence. Après l'École de guerre, ils vont prendre des commandements d'unités, des responsabilités dans un état-major, certains vont même intégrer l'ENA – sept officiers y ont ainsi été admis en 2020. En se rêvant, dans dix ans, avec leurs étoiles de généraux ou d'amiraux, mener les opérations de demain§

* Pour protéger les militaires et leurs proches, les armées demandent à la presse de ne citer que leurs prénoms. Seul celui qui est prénommé Gilles dans l'article a demandé que le sien soit changé

Paroles d'officiers : l'École de guerre et leurs OPEX

« **La question du sexe ne se pose plus dans la marine** » Marie, officier de marine, en 2019.



L'École de guerre compte de plus en plus d'officiers féminins. Ancien commandant du patrouilleur de haute mer Enseigne de vaisseau Jacoubet, Marie est pourtant la seule femme officier de marine à avoir été pacha d'un grand bâtiment de combat. « Les marins sont désormais habitués à avoir des femmes officiers ! Et c'est logique, car on ne va pas se priver de la moitié de la population dans le recrutement, dit-elle. Je suis payée au centime près la même chose que mes collègues masculins. Je pense que les verrous à faire sauter sont plutôt au niveau de la population : la marine est une institution à laquelle une jeune étudiante ne va pas forcément penser », regrette celle qui allait être mère pour la deuxième fois... mais qui n'était pas en uniforme lors

de l'interview : les armées n'en proposent pas pour les femmes enceintes.

« **En quelques secondes, la guerre...** »

« On est au Tchad depuis quelques semaines, on profite d'un petit moment convivial avant d'aller dîner, se souvient Alexandre, pilote d'hélicoptère. Je reçois un appel : il faut partir d'urgence en Centrafrique pour ravitailler un bataillon de chasseurs alpins pris à partie. En quelques secondes, on passe du mode cacahuètes et bière au mode guerrier. L'ordre arrive à 3 h 30 du matin, on décolle à 4 heures. En vol, on croise les avions de chasse qui nous expliquent que la situation est critique. Une fois posés à Bangui, on charge tout ce qu'on peut en munitions. Au décollage, on est très lourds, il fait chaud : l'hélicoptère Caracal n'arrache ses 11 tonnes que grâce à la vitesse et à la grande piste de l'aéroport. À l'arrivée, les troupes au sol protègent notre approche, heureusement : le pilote me dit qu'il n'a "plus de marge", c'est-à-dire que l'appareil à faible vitesse n'est désormais plus manœuvrable, on ne peut que descendre. On finit par se poser. Une chaîne humaine de chasseurs alpins vide 3 tonnes de munitions de la soute en deux minutes et demie. »

« **En Centrafrique, le traumatisme** »

Thomas-Marie a été marqué : « Mes quatre mois de capitaine en Centrafrique ont été les plus intenses de ma carrière. Notre quotidien était fait de montées de violence exacerbées et inattendues. Nous devons nous interposer en permanence entre deux camps qui commettaient des exactions au-delà de tous nos repères. Imaginez : vous avez partagé un thé dans un village, et, lorsque vous passez le lendemain, la femme est éventrée sur le bord de la route et son enfant dépecé. C'est quand même terrible ce qu'un humain est capable de faire à un autre humain. »